

eH⁶

6TH INTERNATIONAL WORKSHOP
ON HISTORICAL EPISTEMOLOGY

NOVEMBER, 2020

THE MONTH OF **HISTORICAL EPISTEMOLOGY**

ONLINE CONFERENCE / 4 - 12 - 18 - 25 NOV / 5-7PM PARIS TIME

ÉPISTÉMOLOGIE HISTORIQUE
ET ÉPISTÉMOLOGIE DE **L'HISTOIRE**

PROGRAM AND REGISTRATION ON :
episthist.hypotheses.org


UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE

IHPST



INSTITUT DES SCIENCES
JURIDIQUE & PHILOSOPHIQUE
DE LA SORBONNE - UMR 8103

PSL  | 
UNIVERSITÉ PARIS



Mois de l'épistémologie historique – Novembre 2020
6^e Journées d'études sur l'épistémologie historique

Épistémologie historique et épistémologie de l'histoire

4, 12, 18, 25 Novembre 2020
17h-19h, heure de Paris
Plateforme Zoom

*** Inscriptions requises : <https://forms.gle/bzTgrrzu5XGkUaND7> ***

ARGUMENTAIRE

L'étude des rapports que l'épistémologie historique entretient avec l'histoire révèle un paradoxe : d'un côté, la notion même d'épistémologie historique confère à l'histoire un rôle essentiel, en proposant de lier entre elles la réflexion philosophique sur les sciences et la prise en compte de leur historicité. Mais, d'un autre côté, force est de constater que l'épistémologie historique s'est très peu intéressée à la discipline historique en tant que telle. Ainsi l'épistémologie historique n'a-t-elle pas développé, du moins à l'origine, une épistémologie de l'histoire.

On peut trouver l'origine de ce paradoxe dans les textes de Gaston Bachelard qui ont posé les jalons de l'historiographie propre à l'épistémologie historique. En affirmant que l'histoire des sciences ne pouvait être une histoire comme les autres, Bachelard y opposait point par point les exigences de l'historiographie traditionnelle — la rigueur descriptive et le souci d'éviter les anachronismes — et celles de l'histoire des sciences qu'il souhaitait promouvoir, qu'il présentait comme une histoire du progrès scientifique, résolument rétrospective et normative.

Dans la perspective de Bachelard, qui ne reconnaît d'autre forme d'historicité que celle de l'accès à la scientificité, on peut ainsi poser la question de savoir si la discipline historique possède elle-même une histoire comparable à celle de la physique ou des mathématiques, ou si elle se rapproche davantage de l'ahistoricité du préscientifique. Les héritages pluriels de l'épistémologie bachelardienne que l'on a pu rassembler sous la notion d'épistémologie historique se sont caractérisés par différentes manières de répondre à cette question ou de la reformuler. Certains auteurs ont tenté d'appliquer les concepts et les méthodes de l'épistémologie historique à l'histoire elle-même. C'est le cas de Louis Althusser, qui présente l'émergence du matérialisme historique comme le dépassement d'une histoire idéologique et l'accès à une science de l'histoire. L'épistémologie historique s'intéresserait alors à l'histoire dans la mesure où celle-ci est capable d'accéder à une scientificité comparable à celle des sciences de la nature. Une tentative un peu différente de resserrer les liens entre l'épistémologie historique et l'histoire générale est proposée par *L'Archéologie du savoir*, qui s'inspire de l'épistémologie bachelardienne et de l'histoire des Annales pour élaborer un nouveau manifeste historiographique. Foucault nous inviterait alors à modifier les catégories initiales de l'épistémologie historique, pour poser la question plus générale du découpage des formations discursives, question qui s'appliquerait aussi bien à la science qu'aux autres phénomènes discursifs. Malgré ce précédent foucauldien, on peut se demander si les présupposés de l'historiographie bachelardienne ne font pas partie des facteurs qui pourraient expliquer la

faible intensité des relations entre l'histoire des sciences et l'histoire des mentalités, que l'on a régulièrement déplorée.

Des auteurs comme Gilles-Gaston Granger, dont on connaît l'influence sur Paul Veyne, ont plutôt cherché à justifier le fait que l'épistémologie historique n'ait pas pris pour objet la discipline historique, en avançant différents arguments pour montrer que l'histoire n'est pas une science. On pourra interroger, dans cette perspective, le statut qui est alors conféré à la démarche historique, et se demander si le fait de refuser à l'histoire la scientificité ne vient pas, en retour, fragiliser subrepticement une épistémologie historique qui s'appuie sur l'histoire des sciences. On pourra finalement étudier des auteurs qui, tout en remettant en cause l'idée que l'histoire puisse être une science au même titre que les sciences de la nature, ont cependant refusé de la rapprocher de la connaissance commune : c'est ainsi le cas de Jean-Claude Passeron qui, tout en s'inspirant de l'épistémologie historique, revendique l'existence d'une différence radicale entre le régime de scientificité des sciences historiques et celles des sciences expérimentales, et montre que cette différence affecte les types de progrès et de discontinuités dont ces sciences sont susceptibles. On pourra ainsi se demander s'il n'est pas utile de revenir sur la distinction bachelardienne entre histoire des sciences et histoire générale en remarquant les différences entre les histoires des différentes disciplines scientifiques. La question, en effet, ne concerne pas seulement la discipline historique en tant que telle, mais toutes les sciences qui se veulent « historiques » dans la mesure où elles portent sur des événements ayant eu lieu dans le passé et qui vont des diverses sciences humaines et sociales à la géologie ou à la biologie de l'évolution, pour ne citer que des exemples. Ces sciences sont-elles toutes historiques dans le même sens ? Dans quel sens et dans quelle mesure une discipline peut-elle se dire historique ? De quelle manière l'historicité d'une science est-elle liée à l'historicité de son objet et de ses méthodes ?

Nous proposons d'explorer trois axes principaux au cours de ces journées :

Axe 1 : Quelle est la spécificité de l'histoire des sciences par rapport à d'autres démarches historiques ?

Axe 2 : Vers une épistémologie historique de l'histoire ?

Axe 3 : La pluralité des rapports entre historicité et objets scientifiques dans les savoirs formels, sciences de la vie, sciences de la matière, sciences humaines et sociales.

Bibliographie

Althusser, Louis. 1996. *Pour Marx*. Réédition. La Découverte/Poche 16. Paris: La Découverte.

———. 2011. « Idéologie et appareils idéologiques d'État ». *Actuel Marx Confrontations*, 263-306.

Althusser, Louis, Étienne Balibar, Roger Establet, Pierre Macherey, et Jacques Rancière. 1996. *Lire le « Capital »*. Nouv. éd. rev. Quadrige 186. Paris: Presses universitaires de France.

Bachelard, Gaston. 1951. *L'activité rationaliste de la physique contemporaine*. Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris: Presses universitaires de France.

———. 1953. *Le matérialisme rationnel*. Bibliothèque de philosophie contemporaine. Logique et philosophie des sciences. Paris: Presses universitaires de France.

———. 1972. « L'Actualité de l'histoire des sciences ». In *L'engagement rationaliste*, 137-52. Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris: Presses universitaires de France.

Canguilhem, Georges. 1970, « Objectivité et historicité de la pensée scientifique », OC 5, Paris, Vrin, pp. 200-314.

Conry, Yvette. 1983. « Combats pour l'histoire des sciences: lettre ouverte aux historiens des mentalités ». *Revue de Synthèse Paris* 104 (111-112): 363-406.

Foucault, Michel. 2008. *L'archéologie du savoir*. Tel 354. Paris: Gallimard.

Granger, Gilles-Gaston. 1967. *Pensée formelle et sciences de l'homme*. Analyse et raisons 2. Paris: Aubier-Montaigne.

Lamy, Jérôme. 2003. « La science, le continent ignoré des historiens français ? » *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 90-91 (janvier): 133-51.

Le Goff, Jacques. 1983. « Histoire des sciences et histoire des mentalités ». *Revue de Synthèse* 104 (Histoire des sciences et mentalités.): 407-15.

Passeron, Jean-Claude. 1994. « De la pluralité théorique en sociologie : théorie de la connaissance sociologique et théories sociologiques ». *Revue européenne des sciences sociales* 32 (99): 71-116.

———. 2006. *Le raisonnement sociologique : un espace non poppérien de l'argumentation*. Nouvelle éd. revue et augmentée. Bibliothèque de « L'évolution de l'humanité » 50. Paris: A. Michel.

Pestre, Dominique. 1995. « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 50 (3): 487-522. <https://doi.org/10.3406/ahess.1995.279379>.

Veyne, Paul. 1971. *Comment on écrit l'histoire*. Paris, France: Points, DL 2015.

PROGRAMME

Mercredi 4 Novembre **17h-19h (heure de Paris)**

Paul Roth (University of California, Santa Cruz), Hacking's Historiography?

Matteo Vagelli (Université Paris 1 Pantheon-Sorbonne), Does historical epistemology need a theory of history?

Lucie Fabry (École normale supérieure & Centre Marc Bloch), Epistemologies of history with a Bachelardian background: Granger, Althusser and Foucault.

Jeudi 12 Novembre **17h-19h (heure de Paris)**

Stefanos Geroulanos (New York University), Concepts, Metaphors, and Historical Epistemology.

Annagiulia Canesso (Università degli Studi di Padova, Istituto Italiano per gli Studi Filosofici di Napoli), L'histoire errante de la vérité entre Gaston Bachelard et Georges Canguilhem.

Alberto Vianelli (Università degli Studi dell'Insubria), Marc Bloch, un historien entre métier et méthode.

Mercredi 18 Novembre **17h-19h (heure de Paris)**

Perrine Simon-Nahum (CNRS, École normale supérieure), Le jeune Aron : de la biologie à la philosophie de l'histoire.

Massimiliano Simons (Ghent University), History as engagement: The Historical Epistemology of Raymond Aron.

Iván Moya Diez (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), De l'universalité à la contingence des valeurs. La problématisation du jugement historique chez Canguilhem.

Mercredi 25 Novembre **17h-19h (heure de Paris)**

Sophie Roux (École normale supérieure), La question de l'historicité des sciences chez les bachelardiens.

Silvia De Cesare (Université de Genève), L'idée de « progrès » entre histoire des sciences et histoire de la vie : analyse d'une analogie proposée par Thomas Kuhn.

Masahito Hirai (University of Tokyo), Le principe des conditions d'existence et son application en sociologie comtienne.

Les journées d'études sont organisées par

Épistémologie Historique. Research Network on the History and the Methods of Historical Epistemology

avec le soutien de

École doctorale de Philosophie – ED 280 (Paris 1)
IHPST (UMR 8590, Paris 1/CNRS)
PhiCO/ISJPS (UMR 8103, Paris 1)

République des Savoirs (USR 3608, ENS/ Collège de France/CNRS)
École doctorale Lettres, Arts, Sciences humaines et sociales –
ED 540 (ENS) – EUR Translitteræ (PSL)

Maison d'Auguste Comte

Comité d'organisation

Matteo Vagelli
Ivan Moya Diez
Lucie Fabry
Caroline Angleraux
Marcos Camolezi
Victor Lefèvre

Comité Scientifique

Christian Bonnet, CHSPM Paris 1
Jean-François Braunstein, PhiCo Paris 1
Hasok Chang, Cambridge University
Cristina Chimisso, Open University, UK
Arnold I. Davidson, Université de Chicago
Moritz Epple, Université de Francfort
Pierre Wagner, IHPST Paris 1

RÉSUMÉS DES COMMUNICATIONS

Mercredi 4 Novembre

17h-19h (heure de Paris)

Paul Roth (University of California, Santa Cruz)

Hacking's Historiography?

The question mark in my title signals that Ian Hacking never directly confronts key methodological issues that arise when reading some of his best-known works as narrative histories, e.g., *The Taming of Chance*, *Rewriting the Soul*, *Mad Travelers*. For narratives have long been taken to have a problematic status as an explanatory form or as a basis for supporting knowledge claims. Yet Hacking's practice in these cases exemplifies a basic methodological puzzle that remains largely unaddressed within contemporary epistemology generally and philosophy of science in particular. At a first pass, this puzzle can be characterized by a pair of questions: first: what historiography does a philosopher of science such as Hacking utilize and, second: how does this historiography connect to his philosophical views about explanation in science more generally? The questions in Hacking's case have particular edge because despite his attention to styles of reasoning, Hacking neither specifies nor explicates what style of reasoning he employs when doing history. This paper sketches how to fill in the missing details needed to connect Hacking's practice as a narrative historian and his silence on history as a style of reasoning.

Matteo Vagelli (Université Paris 1 Pantheon-Sorbonne)

Does historical epistemology need a theory of history?

In my presentation, I will investigate the alleged dismissal of history by both French and contemporary (prevalently Anglophone) historical epistemology and their apparent lack of reflection on the status of historical knowledge. I will take up two cases that beg rethinking of this supposed neglect of history. First, I will discuss Bachelard's redefinition of the nature and function of the history of science, calling attention to the ways he employs general history as a negative counterpoint. Second, I will address what Hacking calls the "genetic way of understanding" or the "historical explanation by way of development," which he considers one of the least firmly established of the six styles of reasoning characterizing Western science. Comparative analysis of these cases will highlight how theories of history necessarily underpin any epistemology that claims to be historical.

Lucie Fabry (École normale supérieure & Centre Marc Bloch)

Epistemologies of history with a Bachelardian background: Granger, Althusser and Foucault

Starting from Bachelard's manifesto « L'Actualité de l'histoire des sciences » (1953) and the divide it establishes between history in general and history of science, I will question

the existence of an epistemology of history in Bachelard's work. I will then investigate the repercussions that Bachelard's theses (and silences) regarding history as a discipline had in his reception. I will consider the works of three authors who developed an epistemology of history and acknowledged some kind of Bachelardian influence: Gilles-Gaston Granger's claim that history is not a science, Louis Althusser's claim that historical materialism constitutes a science of history, and Michel Foucault's analysis of discursive formations. *Formal Thought and the Sciences of Man* (1960), *For Marx* (1965) and *The Archeology of Knowledge* (1969) will thus be presented as three divergent paths towards an epistemology of history from a Bachelardian starting point.

Jeudi 12 Novembre

17h-19h (heure de Paris)

Stefanos Geroulanos (New York University)

Concepts, Metaphors, and Historical Epistemology

By convention, historical epistemology is held apart from the history of concepts (for example in the sense of Koselleck et al's *Begriffsgeschichte*) and from metaphorology (à la Hans Blumenberg). This is linked to its use of quite discrete objects of study, and the normative aim of some practitioners to utilize concepts in an overarching manner. Yet historical epistemology offers significant insights as a method or approach to conceptual problems; the elaboration of such an approach outside of strict history-of-science circles requires a renewed attention to concepts and metaphors—the object of the present paper.

Annagiulia Canesso (Università degli Studi di Padova, Istituto Italiano per gli Studi Filosofici di Napoli)

L'histoire errante de la vérité entre Gaston Bachelard et Georges Canguilhem

Pour Bachelard comme pour Canguilhem, faire de l'historicité des sciences l'objet privilégié de la réflexion épistémologique implique inévitablement de faire face au « dehors » de la vérité que ces sciences produisent : l'erreur. Ma contribution vise à examiner la façon dont la réflexion historique sur les sciences de Bachelard et Canguilhem produit, à partir des savoirs et des formes de conceptualisation spécifiques des objets qu'ils abordent, un rapport différent avec la vérité scientifique, et donc une valorisation différente de l'erreur.

Je partirai de l'hypothèse que la dialectique bachelardienne entre histoire « sanctionnée » et « périmée », bien que caractérisée par une évolution discontinue qui reconnaît la fragilité de toute connaissance actuelle, ne parvient pas à se détacher complètement de la narration d'une accumulation progressive de vérités scientifiques. L'erreur, bien que fondamentale dans l'instance polémique qu'elle suscite, se présente comme un obstacle au développement de la connaissance, qu'il faut abroger par la psychanalyse de la connaissance objective et par le processus de rectification scientifique. Elle perd par conséquent toute charge vitale pour devenir

un élément épuisé, dont la valeur vient à manquer à l'instant même de l'accomplissement de sa fonction de fond nécessaire à la mise en forme de la vérité : elle se retrouve ainsi en dehors de l'histoire proprement dite.

Je chercherai donc à montrer que, pour Canguilhem, une telle distinction entre histoire sanctionnée et périmée, entre histoire de la vérité et (pré)histoire des erreurs ne peut pas exister de manière aussi marquée. L'histoire des sciences canguilhemienne se situe en effet préalablement à cette même distinction, se constituant comme une recherche des modalités de formation historique du champ épistémique où une fonction spécifique de la vérité, dans son inévitable contingence historique, peut s'établir. La tâche de l'épistémologie devient donc de montrer, à l'intérieur des discontinuités qui marquent les terrains réels de la constitution historique du savoir, les manières dont il a été possible, à chaque fois, de dire la vérité, de dire l'erreur. Cette dernière n'est plus l'objet d'une purification rationaliste, mais elle est gardée comme productive, vitale, comme le démontre notamment l'attention canguilhemienne pour la fonction essentielle que les « aberrations » de la connaissance revêtent dans le processus historique de formation et transformation conceptuelle : les erreurs, les échecs techniques, les idéologies scientifiques, le monde polymorphe de la non-science.

Je soutiendrai enfin qu'une telle différence entre Bachelard et Canguilhem dépend des domaines du savoir spécifiques vers lesquels ils se tournent. Bachelard privilégie en effet les savoirs physico-chimiques, qui pensent leurs objets à travers les mathématiques, dont l'histoire « est une merveille de régularité » (Bachelard 1938, p. 22). D'où une histoire qui doit renoncer à toute vitalité non entièrement formalisable, en se consacrant à l'objectivité et à l'abstraction en tant que « devoir, le devoir scientifique, la possession enfin épurée de la pensée du monde » (ibid., p. 9). Canguilhem, en revanche, se consacre principalement à la technique médicale et aux savoirs biologiques, qui ne relèvent pas du renoncement à la vie, mais qui en font leur objet. Un objet qui échappe à l'abstraction mathématique et exige donc une conceptualisation inédite, errante – c'est-à-dire, fidèle à l'errance de la vie même.

Alberto Vianelli (Università degli Studi dell'Insubria)

Marc Bloch, un historien entre métier et méthode

La figure de Marc Bloch est certainement connue, dans le domaine de l'historiographie, comme un des fondateurs, avec Lucien Febvre, des *Annales* en 1929 et sa précoce et tragique disparition ne lui a pas permis d'achever ses projets de changement aussi bien de la recherche que de l'enseignement de l'histoire en relation avec les autres disciplines dont il parle dans différents écrits. Mais il n'y a pas certainement de témoignage plus évident de son intérêt pour le statut de l'histoire que dans son dernière œuvre inachevée, l'« Apologie pour l'histoire », publiée pour la première fois en 1949, 5 ans après la mort de Bloch, par Lucien Febvre. Bien que son sous-titre « ou Métier d'historien » puisse faire penser immédiatement à une sorte de manuel pour l'historien avec aussi une claire référence à la pratique, on peut le lire comme un long raisonnement et aussi questionnement (le « one long argument » de Darwin vient à l'esprit) sur l'histoire comme science, une science du temps et du changement. Plusieurs sont en fait les références aux sciences « dures » comme la physique et la chimie qui sont vues comme distinctes de l'histoire par le fait qu'elle seules pourraient établir des liens explicatifs, mais qui peuvent féconder l'histoire pour la naissance d'un savoir plus rationnel et intelligible,

pour utiliser de mots de Bloch, voir critique. Si cet aspect a été déjà analysé par exemple par Hans-Jörg Rheinberger, qui a même tracé un parallèle entre Bloch et Bachelard, il y a un aspect de cette relation qui selon moi mérite une considération à la lumière des débats sur la relation entre la philosophie des sciences et l'histoire des sciences. En fait, le bousculement entre métier (pratique) et méthode, qui anime une grande partie de la réflexion de Marc Bloch, est quelque chose qui rappelle le débat courant entre le « practical turn » des historiens des sciences et l'histoire des sciences épistémologiquement informée. Pourtant, Bloch ne semble pas proposer ici une analyse diachronique de la science et de son histoire, même s'il est vrai qu'il était au courant, comme analysée par Françoise Balibar, de certains développements de la physique contemporaine. Il est plutôt intéressé, dans mon opinion, à une confrontation synchronique du métier (pratique)-méthode (épistémologie) de l'historien et du scientifique : pas seulement, dans le cas de ce dernier, celui qui s'occupe des « sciences historiques », dont la proximité et le partage est pour Bloch évident, mais le scientifique tout court. Celui-ci, d'autre côté, pourrait, selon le biologiste-historien de la biologie Michel Morange, « tirer des leçons de leur confrontation avec les écrits des historiens », en particulier de ce que Marc Bloch écrit dans l'« Apologie ». Il me semble donc qu'on est ici au carrefour de disciplines comme les sciences (naturelles et sociales), l'épistémologie, l'histoire qui sont au cœur de l'épistémologie historique mais abordées peut-être à partir d'un point de vue différent qui pourrait enrichir le débat.

Mercredi 18 Novembre

17h-19h (heure de Paris)

Perrine Simon-Nahum (CNRS, École normale supérieure)

Le jeune Aron : de la biologie à la philosophie de l'histoire.

Massimiliano Simons (Ghent University)

History as engagement: The Historical Epistemology of Raymond Aron

Reflections on historiography are paradoxically not prominent in the tradition of historical epistemology. Typically, if the question is raised, references are made to authors such as Louis Althusser, Michel Foucault or Gilles-Gaston Granger. There has, however, been an earlier figure who has extensively reflected on the question of history, namely Raymond Aron. But Aron is rarely situated in the tradition of historical epistemology. Typically his work, if still discussed, is situated in political philosophy, often in relation to liberalism or in his debates with Jean-Paul Sartre and Marxism. Aron, however, was a student of Léon Brunschvicg (Aron, 1945) and friends of, among others, Jean Cavaillès (Aron, 1962). He wrote his dissertation with Brunschvicg on the philosophy of history, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique* (1938) and revisited the theme of history and historiography in his later works (Aron, 1961; 1969; 1981). In this paper, I wish to explore Aron's philosophy of history and defend three claims. First, I wish to reassess Aron's philosophy of history in light of the philosophy of Brunschvicg and the broader tradition of historical epistemology. Secondly, the aim is to explore Aron's alternative, inspired by German thinkers such as Wilhelm Dilthey and Max Weber, and its relevance for historical epistemology.

Finally, my claim is that Aron's philosophy of history is more than a mere academic theory, but has always also been a political project, often captured by Aron's label of a *spectateur engagé* (Aron, 1981). On the one hand it must be situated in a tradition of French liberalism, ranging from Benjamin Constant to Marcel Gauchet (Manent, 1987), which has always been a historical liberalism. On the other hand, Aron's interventions in debates about the role of history is, similar to authors such as Karl Popper, also always a political intervention to assure the freedom of individuals within history. Aron's historical liberalism can thus best be characterised as a liberal historicism.

Iván Moya Diez (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

De l'universalité à la contingence des valeurs. La problématisation du jugement historique chez Canguilhem.

Force est de constater que pendant ses années de jeunesse, Canguilhem adhère à une philosophie réflexive dont l'horizon politique vise à la défense de valeurs universelles en dehors de toute contingence historique. Disciple d'Alain, il milite pour un pacifisme intégral – « à tout prix » – et critique durement les historiens en les qualifiant d'adorateurs des faits donnés. La tâche de la philosophie est alors de critiquer ces adorateurs et de pratiquer la réflexion afin d'assurer la liberté. Dans ce contexte, l'irruption de la réflexion historique dans le parcours de Canguilhem a été aisément attribuée à l'insuffisance du pacifisme intégral pour faire face à la montée du nazisme. Autrement dit, ce serait la contingence historique elle-même qui aurait conduit à mettre en question l'universalité du pacifisme. Néanmoins, les sources philosophiques de la réflexion canguilhemienne sur l'histoire restent souvent négligées. Dans cette intervention, nous nous proposons d'examiner les premières problématisations de l'historicité du jugement et du jugement historique chez Canguilhem à partir de ses lectures, d'une part, de la philosophie kantienne de Brunschvicg, et d'autre part, des philosophes de la *Weltphilosophie* allemande.

Mercredi 25 Novembre

17h-19h (heure de Paris)

Sophie Roux (École normale supérieure)

La question de l'historicité des sciences chez les bachelardiens

Dans un ouvrage qui a maintenant vingt ans, *Les Inquiétudes de la raison*, épistémologie et histoire en France dans l'entre-deux-guerres, Enrico Castelli Gatinara a évoqué la « double articulation » qui se serait établie entre histoire et sciences, l'histoire cherchant à se faire scientifique et les sciences découvrant leur historicité. Mais en quel sens entendre cette historicité des sciences ? Mon exposé montrera que les héritiers de Bachelard ont défendu et illustré différentes manières de comprendre cette historicité, leur seul point commun étant peut-être l'idée que l'histoire des sciences n'est pas une histoire comme les autres.

Silvia De Cesare (Université de Genève)

L'idée de « progrès » entre histoire des sciences et histoire de la vie : analyse d'une analogie proposée par Thomas Kuhn

L'histoire a-t-elle une direction ? Si oui, peut-on donner à cette direction une connotation axiologique, en affirmant qu'elle amène vers le mieux, vers un « progrès » ? Cette question peut se poser autant pour l'histoire générale (c'est le cas des philosophies de l'histoire) que pour l'histoire de différents domaines d'activités humaines (les sciences, les techniques, l'art, la théorie politique). Appliquée aux sciences, cette idée revient à affirmer que les théories scientifiques actuelles sont meilleures que celles du passé. Par ailleurs, cette question peut également être posée dans un autre domaine : l'histoire de la vie. Dans le domaine organique, il s'agit de comprendre si l'histoire évolutive implique un changement « vers le mieux », si les organismes qui existent aujourd'hui sont en quelque manière « meilleurs » que les organismes du passé.

Dans cette contribution, nous voudrions examiner la manière dont Thomas Kuhn pense la question du progrès en histoire des sciences en analogie avec la question du progrès en histoire de la vie. Cette question nous paraît particulièrement intéressante car, dans *La structure des révolutions scientifiques* (1962), Kuhn exclut l'idée selon laquelle les paradigmes actuels seraient meilleurs parce qu'ils s'approchent plus de la vérité ou parce qu'ils découvrent la réalité. Or, si la science est « seulement » un ensemble d'instruments visant à résoudre des problèmes et si les paradigmes scientifiques sont « incommensurables », pourquoi les plus récents seraient-ils meilleurs ?

Dans le chapitre XIII de son ouvrage, Kuhn défend la thèse selon laquelle on peut tout de même parler de progrès en histoire des sciences, bien qu'il s'agisse de caractériser une conception alternative de ce progrès. Même s'il dit ne pas pouvoir encore en détailler les conséquences, Kuhn affirme que cette conception alternative devrait être pensée en analogie avec le progrès en histoire de la vie.

L'analogie est présentée de la manière suivante : dans le domaine organique, la théorie darwinienne a exclu l'idée que l'histoire évolutive aille vers un but (établi par Dieu ou par la nature). Au lieu de ce but, c'est le mécanisme de sélection naturelle qui est responsable de l'apparition des organismes plus élaborés, plus articulés et plus spécialisés. Un organe merveilleusement adapté (par exemple l'œil) est le résultat d'un processus qui se fait à partir de stades primitifs, mais qui ne tend vers aucun but. De façon analogue, affirme Kuhn, la science ne tend vers aucun but (vérité ou réalité). En revanche, au cours de son histoire, il y a un processus de sélection de « la manière la plus adaptée de pratiquer la science future ». Cette sélection se fait dans la situation de conflit qui a lieu à l'intérieur de la communauté scientifique. Le résultat final de ce processus est la connaissance scientifique moderne, que Kuhn décrit comme étant « un ensemble merveilleusement adapté d'instruments », où les stades récents sont caractérisés par une plus grande articulation et spécialisation.

Kuhn affirme que l'analogie entre histoire des sciences et histoire de la vie pourrait facilement être poussée trop loin, mais que dans le cadre de son propos elle est « presque parfaite ». Dans cette contribution, l'objectif sera d'analyser cette analogie telle qu'elle est présentée dans *La structure des révolutions scientifiques*, en tenant compte également des textes successifs à cet ouvrage où Kuhn revient sur la question. Nous allons montrer que l'analogie soulève en réalité de nombreux problèmes. En effet, la question de savoir si et en quel sens le mécanisme de sélection naturelle est à l'origine d'un « progrès organique » est encore aujourd'hui largement débattue en philosophie de la biologie. Kuhn semble présupposer qu'une plus grande « articulation » et « spécialisation » sont liées au mécanisme de sélection naturelle,

et qu'elles entraînent une « supériorité » des organismes. Nous montrerons que ce présupposé est problématique, prenant appui sur les arguments de deux biologistes de l'évolution, Stephen Jay Gould et Daniel McShea. Nous allons conclure qu'une conception de progrès organique cohérente et compatible avec la théorie évolutive reste encore à élaborer. Cela semble suggérer que la question demeure également ouverte pour l'autre terme de l'analogie, c'est-à-dire pour l'élaboration d'une conception de progrès scientifique cohérente et compatible avec la perspective de Thomas Kuhn.

Masahito Hirai (University of Tokyo)

Le principe des conditions d'existence et son application en sociologie comtienne.

L'un des enjeux majeurs de l'épistémologie historique, qualifiée souvent d'« histoire philosophique des sciences », est de donner une réponse étayée aux critiques émises par son adversaire, l'« histoire historique des sciences ». Cet antagonisme, symbolisé aujourd'hui respectivement par Georges Canguilhem et Jacques Roger, peut remonter, selon Canguilhem, jusqu'à « la source de ce qui a été et de ce qui devrait rester [...] l'originalité du style français en histoire des sciences » : Auguste Comte (1798–1857). Dans la 48^e leçon du *Cours de philosophie positive*, il a hautement condamné l'*Histoire des sciences mathématique en Italie, depuis la renaissance des lettres jusqu'à la fin du XVII^e siècle*, publiée à la même époque par Guillaume Libri (1803–1869), à cause d'« une profonde ignorance du vrai caractère de l'histoire ». Aux yeux du fondateur de la sociologie, ce ne sont que des simples *Annales*, « une vaine accumulation de monographies incohérentes ». On voit que cette dichotomie comtienne histoire/Annales anticipe nettement la future querelle en histoire des sciences qui se déclenche, plus de cent ans plus tard, autour de l'historiographie en histoire des sciences. Mais quelle *histoire* Comte préconise-t-il, si ce n'est l'histoire au sens traditionnel du terme ? Quel statut épistémologique de l'histoire suppose-t-il ? Quels enseignements l'épistémologie historique pourrait-elle tirer aujourd'hui, en remontant à la source, de la philosophie d'Auguste Comte ? La présente intervention a pour l'intention de montrer, non seulement en étudiant sa sociologie exposée dans le *Cours de philosophie positive*, mais également en se référant à sa biologie, que la philosophie d'Auguste Comte contient le germe de la notion d'« *a priori* historique », un des concepts-clés de l'épistémologie historique. Elle signifie, d'après Ian Hacking, « conditions on the possibilities of knowledge within a “discursive formation,” conditions whose dominion is as inexorable, there and then, as Kant's synthetic *a priori* ». Tandis que Hacking emprunte l'idée d'*a priori* historique à Michel Foucault, Canguilhem, qui a utilisé pour la première fois le terme dans la « Mort de l'Homme ou Épuisement du Cogito ? », a traité la philosophie d'Auguste Comte, en disant que « [l']*a priori* physiologique et l'*a priori* historique se résument en ceci que c'est l'humanité qui pense en l'homme ». L'idée que Canguilhem, grand lecteur d'Auguste Comte, a puisé dans la philosophie positive, exprimée sous la dénomination d'*a priori* historique, s'est déjà présentée, à notre avis, dans ses leçons de sociologie, qui se fonde, non seulement sur sa fameuse loi des trois états, suivant laquelle l'histoire de l'humanité se développe, mais également sur son *principe des conditions d'existence*, combiné avec sa notion de *consensus*, tous les deux dérivant de la physiologie, l'une celle d'Henri Marie Ducrotay de Blainville (1777–1850), l'autre celle de l'École de Montpellier. Derrière l'idée de *loi*, dont l'extension aux phénomènes sociaux était un des enjeux majeurs pour Comte, celle de *condition*, qui soutient, voire domine sa conception de l'histoire, s'est introduite depuis le *Cours de philosophie positive*, afin de surmonter la conception de *cause*.